

ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

BILINGUISME : MANIFESTATIONS LINGUISTIQUES DANS LE PARLER BILINGUE

Poplack, Shana
Université d'Ottawa, Canada

Date de publication : 2021-12-10

DOI: <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.41071>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

INTRODUCTION

De la simple connaissance de deux langues à leur reconnaissance institutionnelle en tant que véhicules nationaux de communication, le bilinguisme a toute une gamme de définitions. D'où bon nombre de questions en suspens. Certaines sont relativement simples : suffit-il de comprendre plus d'une langue pour être considéré comme bilingue ou faut-il parler les deux et, le cas échéant, à quelle fréquence et avec quel degré d'aisance ? Être bilingue signifie-t-il avoir la même maîtrise de chaque langue ? Et ce, dans tous les contextes (par exemple, à l'écrit et à l'oral) ? D'autres questions sont plus vastes, comme la représentation du langage dans le cerveau bilingue, les (dés)avantages cognitifs du bilinguisme, l'acquisition simultanée ou séquentielle, la création de langues mixtes, la perte et l'attrition linguistiques, pour ne nommer que celles-là. Ces questions suscitent des réponses (et des approches) aussi variées que les disciplines (psycholinguistique, neurolinguistique, créolistique, etc.) dont elles sont issues, chacune d'entre elles méritant sa propre entrée. Notre propos se consacre aux produits linguistiques du contact des langues tels qu'ils se manifestent dans le parler bilingue spontané. Une perspective sociolinguistique nous oblige à reconnaître que le comportement bilingue dépend aussi d'une panoplie de facteurs externes, dont l'âge et les circonstances d'acquisition des langues, la fréquence et le type d'exposition à chacune, leur statut relatif dans la société et, de façon plus cruciale, la régularité avec laquelle un locuteur y a recours dans ses interactions quotidiennes. Ces facteurs varient inévitablement d'un individu à l'autre, ce qui donne lieu à presque autant de « créations »

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Poplack, Shana (2021-12-10), Bilinguisme. Anthropen. <https://doi.org/10.47854/anthropen.v1i1.41071>

bilingues que de locuteurs. Les premiers travaux sur le sujet consistent pour la plupart à dresser le catalogue de telles créations (Haugen 1950 ; Weinreich 1968). Indéniablement intéressantes, parfois même divertissantes, ces observations restent essentiellement anecdotiques, sans autrement préciser si les stratégies discursives mises en œuvre étaient spécifiques aux locuteurs ou aux communautés observées, ou si elles étaient plus généralisées. Grâce à la méthodologie quantitative empirique de la sociolinguistique moderne (Labov 1972 ; Poplack 2020), en particulier à sa capacité de recueillir, d'informatiser et d'analyser systématiquement de vastes corpus de discours bilingue authentique produit en situation réelle, il est désormais admis que les produits linguistiques du bilinguisme sont universels, quelles que soient les langues concernées ou la situation sociopolitique de leur contact. Ces produits apparaissent et se formalisent dans le contexte de la *communauté bilingue* lors des interactions régulières entre ses membres, qui font appel aux deux langues, peu importe les niveaux individuels de compétence. On relève deux manifestations principales du contact linguistique : le mélange des langues et la convergence de leurs grammaires.

LE MÉLANGE DES LANGUES : DEUX GRANDES CATÉGORIES

Le mélange des langues, manifestation incontestablement la plus saillante du bilinguisme, est considéré comme « normal » lorsqu'il est dicté par l'adéquation (réelle ou perçue) à l'interlocuteur (par exemple, parler ukrainien à grand-mère et anglais aux enfants) ou au sujet abordé (expliquer une recette en ukrainien, mais un principe de génomique en anglais). Les autres types de mélange sont souvent mal vus, d'autant plus qu'on les impute généralement au besoin lexical ou autres carences linguistiques. L'étude des communautés bilingues révèle qu'il s'agit d'une fausse association (Poplack 2018). En revanche, on a mis à jour bien d'autres raisons de combiner les langues, notamment des « usages spéciaux » comme les applications techniques ou scientifiques, les jeux de mots et l'humour (Gumperz 1982 ; Haugen 1950 ; Weinreich 1968). De telles séquences à deux langues peuvent être mises en relief par d'autres stratégies discursives comme la répétition, l'hésitation, la traduction, l'intonation et le commentaire métalinguistique explicite. Ainsi balisées, ces combinaisons créent une distance maximale entre les langues en présence, ce qui les distingue de ce qu'on peut appeler le mélange fondamental, où le matériel étranger est introduit naturellement dans le discours, produisant des énoncés bilingues qui sont aussi cohérents et grammaticaux que leurs correspondants monolingues. On comprend que ce dernier type de mélange ait attiré une grande part de l'attention des chercheurs (voir par exemple Muysken 2000, 2013 ; Pfaff 1979), puisqu'il soulève inévitablement la question des mécanismes par lesquels le cerveau bilingue atteint une telle cohérence linguistique. D'un point de vue structurel, il existe une distinction nette entre les mélanges courts et les mélanges longs, ou multimots (Poplack 2018). Comment faire et justifier cette distinction fait l'objet d'une grande controverse dans le domaine, une controverse que l'on évite ici en décrivant les mélanges

de langue tels que les traitent les locuteurs bilingues eux-mêmes, comme le révèle l'analyse empirique de milliers de cas.

L'emprunt

De loin le plus commun, un premier type de mélange consiste à insérer un seul mot d'une langue donneuse dans le discours en langue réceptrice (*je prends un **break*** [OH.039.734]). Des estimations faites à partir de vastes corpus de parler spontané bilingue révèlent que les insertions de ce type composent bien au-delà de 90 % des constructions mixtes. À l'instar des néologismes strictement monolingues, ces insertions sont en majorité constituées de noms et, dans une moindre mesure, d'autres mots porteurs de sens. Même si les emprunts structurels sont parfois documentés (voir par exemple Matras 2009 ; Gardani 2018), il n'en reste pas moins que le transfert d'éléments grammaticaux (articles, prépositions, flexions, etc.) est beaucoup moins fréquent que celui d'éléments lexicaux dans le parler bilingue spontané (Poplack et Dion 2012).

Il convient de distinguer deux types d'insertions simples. D'un côté, on a les *emprunts établis*. Nombre d'entre eux sont attestés dans les dictionnaires de la langue réceptrice, souvent depuis des siècles, comme *hockey* ou *revolver* en français ; d'autres sont ancrés par leur récurrence et leur diffusion dans la communauté linguistique (*nice*, *friend*), même s'ils ne sont pas encore attestés par les dictionnaires. Malgré leur origine étrangère, les emprunts attestés et les emprunts établis font incontestablement partie à part entière du lexique de la langue réceptrice : ils se transmettent de génération en génération avec le vocabulaire en langue d'origine et se greffent ainsi au répertoire accessible aux locuteurs monolingues qui ne parlent pas la langue donneuse.

Parallèlement aux emprunts établis, on trouve des éléments résultant d'un recours *actif* à la langue donneuse, empruntés sur le coup. La recherche empirique montre qu'en dépit des différences dans l'acceptation, la récurrence ou la diffusion au sein de la communauté, ou même dans la fréquence d'utilisation ou la récence de l'adoption, ces hapax spontanés (en anglais *nonce borrowings* ; par exemple, *coper*, 'faire avec') font l'objet du même traitement linguistique que les emprunts attestés de longue date : ils *s'intègrent* à la morphologie et à la syntaxe de la langue réceptrice (Poplack, Sankoff et Miller 1988). Il s'avère que la phonologie n'est pas pertinente pour ce processus (Poplack et al. 2020). L'intégration est donc le processus par lequel les éléments empruntés sont dépouillés des propriétés grammaticales de la langue donneuse pour prendre l'identité morphologique (*je **groovais***) et syntaxique (*un **show de rap***) de la langue réceptrice. Les moyens d'arriver à l'intégration diffèrent d'un couple de langues à l'autre en fonction des exigences grammaticales de la langue réceptrice. Par exemple, les emprunts nominaux seront fléchis en fonction du cas en tamoul, en japonais et en ukrainien (***car-ej***, ***building-o***, ***shkol-i***) ; ils se verront attribuer un genre grammatical en français (*la **crowd***) ou en espagnol (***el rufo***), et un marqueur de classe en wolof (***âge bi***), en accord avec ce que dicte la grammaire réceptrice. En français, les verbes empruntés seront conjugués comme les verbes du premier groupe, en *-er* (*on **polishait***, *j'**ai watché***), tandis qu'en persan, en igbo ou en tamoul, ils s'accompagnent d'un verbe support de la langue

ISSN : 2561-5807, Anthrophen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Poplack, Shana (2021-12-10), Bilinguisme. Anthrophen. <https://doi.org/10.47854/anthrophen.v1i1.41071>

réceptrice (par exemple, *kardan*, ‘faire’ en persan) qui, lui, porte la conjugaison appropriée (*intimide* –*kardand*–‘ils ont intimidé’). L’intégration est aussi le propre des hapax spontanés. En vertu de l’identité structurelle entre ces mots puisés une seule fois par un seul locuteur dans la langue donneuse, et les emprunts établis à l’autre extrémité, on considère que les premiers ont été, eux aussi, empruntés. Cette conclusion a donné lieu à l’hypothèse de l’emprunt-hapax (en anglais *nonce borrowing hypothesis* ; Sankoff, Poplack et Vanniarajan 1990), qui rend compte des observations empiriques selon lesquelles les emprunts spontanés connaissent une intégration linguistique, indépendamment de l’acquisition éventuelle des caractéristiques sociales des emprunts établis (récurrence dans le discours individuel et diffusion dans la communauté).

L’alternance de codes

L’autre grande stratégie de mélange est l’alternance de codes. Contrairement à l’emprunt lexical où il y a insertion, l’alternance de codes suppose la *juxtaposition* d’un segment multimot d’une langue avec un segment multimot d’une autre. Il n’y a pas d’intégration morphosyntaxique : chacun des segments conserve la structure grammaticale de son lexicateur respectif (Poplack 2018 ; Poplack et Dion 2012). On en distinguera trois grands types, divisés en fonction du niveau de compétence linguistique requis pour bien les employer : 1) les formules discursives fixes (*tu sais, right ?*), qui s’insèrent librement, avec peu ou pas de répercussions syntaxiques ; 2) les alternances interphrastiques, qui se produisent aux limites des propositions, là où les exigences syntaxiques des langues concernées ne s’appliquent pas (*C’est trop facile. You can get anything you want.* [OH.015.318]) ; et 3) les alternances intraphrastiques, qui se produisent à l’intérieur d’une même proposition ou d’un même constituant (*il marchait over dead bodies.* [OH.014.746]).

Ces dernières sont celles qui ont à la fois suscité le plus d’intérêt scientifique et l’opprobre normatif le plus sévère. En dépit des apparences cependant, l’analyse empirique montre qu’elles n’ont rien d’aléatoire. Comme l’emprunt, l’alternance de codes est régulière et systématique, quelles que soient les langues concernées. Elle se manifeste par un enchaînement de fragments en langues alternées, et chacun des fragments conserve les propriétés grammaticales de sa langue d’origine. Comme l’illustre la figure 1, l’alternance a lieu entre deux éléments qui suivent le même ordre dans les deux langues (lignes pointillées), assurant le maintien de la cohérence structurelle sans omettre ou dupliquer les éléments lexicaux. Par conséquent, les phrases où il y a alternance intraphrastique n’en sont pas moins « grammaticales », dans le sens où dans aucune des deux langues la syntaxe n’est enfreinte. On appelle « contrainte d’équivalence » cette stratégie apparemment universelle qui consiste à alterner avec fluidité des segments multimots provenant de deux langues dans le discours bilingue (Poplack 1980).

Figure 1. Contrainte d'équivalence : Points d'alternance « permisibles » dans le couple de langues espagnol-anglais

Anglais	I	told him	that	so that	he	would bring it	fast.
	↑	X	↑	↑	↑	X	↑
Espagnol	(Yo)	le dije	eso	pa' que	(él)	la trajera	ligero.
Phrase produite :	<i>I</i>	<i>told him</i>	<i>that</i>	<i>pa' que</i>		<i>la trajera</i>	<i>ligero.</i>
							(SP.004.73)

Traduction : « Je lui ai dit ça pour qu'il l'apporte rapidement ».

LA CONVERGENCE GRAMMATICALE

Totalement indépendant du mélange, le *changement* est un autre résultat du bilinguisme : le contact peut avoir pour conséquence que la grammaire d'une langue (généralement la langue minoritaire) *converge* vers l'autre. Alors que la convergence est le plus souvent considérée comme une conséquence inévitable du bilinguisme, elle est notoirement difficile à confirmer empiriquement, les preuves en étant souvent difficiles, voire impossibles à obtenir (voir par exemple Poplack et Levey 2010). Établir la convergence comporte deux défis majeurs : il faut démontrer 1) qu'un véritable changement (plutôt qu'une variation stable) a effectivement eu lieu et, le cas échéant, 2) que le contact en est à l'origine. Comme la plupart des changements sont graduels, l'appareil méthodologique employé doit être capable de détecter les mutations les plus infimes. L'étude systématique des structures que l'observation sommaire impute à la convergence aboutit généralement à des conclusions bien différentes (Torres Cacoullous et Travis 2018). Poplack, Zentz et Dion (2012) en présentent un exemple probant avec l'étude de la structure emblématique de la convergence au Canada français, soit les prépositions échouées dans des constructions telles que « le gars que je sors avec ». Malgré une ressemblance superficielle aux prépositions échouées de l'anglais, l'analyse variationniste approfondie révèle qu'il s'agit plutôt d'une extension analogique interne de la « préposition orpheline » – bien documentée (et admise) en français – à un nouveau contexte, et non d'un changement induit par le contact.

LES NORMES COMMUNAUTAIRES

On constate de remarquables points communs dans les manifestations du bilinguisme au sein des différentes communautés bilingues, la stratégie qui prédomine étant l'emprunt lexical, suivi loin derrière par l'alternance de codes multimot et la convergence grammaticale (Poplack 2018 ; Poplack et Levey 2010 ; Torres Cacoullous et Travis 2018). L'*agencement* précis de ces stratégies peut cependant différer d'une communauté à l'autre, même là où l'on parle les mêmes langues dans des situations de contact comparables. On ne peut pas prévoir la configuration exacte des stratégies bilingues sur la seule base de la configuration linguistique des langues en contact ou des

caractéristiques extralinguistiques de la situation de contact. Cet état de fait met en relief l'importance des *normes communautaires* dans le décryptage des produits du contact linguistique (Poplack 2018).

Références

- Gardani, Francesco (2018), « On morphological borrowing », *Language and Linguistics Compass*, vol. 12, n° 10, e12302.
<https://doi.org/10.1111/lnc3.12302>.
- Gumperz, J.J. (1982 [1976]), « Conversational code-switching », dans J.J. Gumperz (dir.), *Discourse Strategies*, Cambridge, Cambridge University Press, p. 59-99.
- Haugen, E. (1950), « Problems of bilingualism », *Lingua*, vol. 2, p. 271-290.
- Labov, W. (1972), *Sociolinguistic Patterns*, Philadelphie, University of Pennsylvania Press.
- Matras, Yaron (2009), *Language Contact*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Muysken, P.C. (2000), *Bilingual Speech: A Typology of Code-Mixing*, Cambridge, Cambridge University Press.
- Muysken, P. (2013), « Language contact outcomes as the result of bilingual optimization strategies », *Bilingualism: Language and Cognition*, vol 16, n° 4, p. 709-730.
doi :10.1017/S1366728912000727
- Pfaff, C.W. (1979), « Constraints on language mixing », *Language*, vol. 55, n° 2, p. 291-318.
<http://www.jstor.org/stable/412586?origin=JSTOR-pdf>
- Poplack, S. (1980), « Sometimes I'll start a sentence in Spanish y termino en español: Toward a typology of code-switching », *Linguistics*, vol. 18, n°s 7-8, p. 581-618.
<http://dx.doi.org/10.1515/ling-2013-0039>
- Poplack, S. (2018), *Borrowing: Loanwords in the Speech Community and in the Grammar*, Oxford, Oxford University Press.
- Poplack, S. (2020), « A variationist perspective on language contact », dans E. Adamou et Y. Matras (dir.), *Routledge Handbook of Language Contact*, New York et Londres, Routledge, p. 46-62.
- Poplack, S. et N. Dion (2012), « Myths and facts about loanword development », *Language Variation and Change*, vol. 24, n° 3, p. 279-315.
- Poplack, S. et S. Levey (2010), « Contact-induced grammatical change », dans P. Auer et J. E. Schmidt (dir.), *Language and Space – An International Handbook of Linguistic Variation*, tome 1, *Theories and Methods*, Berlin, Mouton de Gruyter, p. 391-419.
- Poplack, S., S. Robillard, N. Dion et J. Paolillo (2020), « Revisiting phonetic integration in bilingual borrowing », *Language*, vol. 96, n° 1, p. 126-159.
- Poplack, S., D. Sankoff et C. Miller (1988), « The social correlates of linguistic processes of lexical borrowing and assimilation », *Linguistics*, vol. 26, p. 47-104.
- Poplack, S., L. Zentz, et N. Dion (2012), « Phrase-final prepositions in Quebec French: An empirical study of contact, code-switching and resistance to convergence », *Bilingualism: Language and Cognition*, vol. 15, n° 2, p. 203-225.
<http://dx.doi.org/10.1017/S1366728911000204>

Sankoff, D., S. Poplack, et S. Vanniarajan (1990), « The case of the nonce loan in Tamil », *Language Variation and Change*, vol. 2, n° 1, p. 71-101.

Torres Cacoullos, R. et C.E. Travis (2018), *Bilingualism in the Community: Code-Switching and Grammars in Contact*, Cambridge, Cambridge University Press.

Weinreich, U. (1968 [1953]), *Languages in Contact*, La Haye, Mouton.